

Études littéraires africaines

HARCHI (Kaoutar), *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*. Préface de Jean-Louis Fabiani. Paris : Pauvert, 2016, 306 p. – ISBN 978-2-720-21549-0



Dominique Ranaivoson

Numéro 42, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039432ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039432ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2016). Compte rendu de [HARCHI (Kaoutar), *Je n'ai qu'une langue, ce n'est pas la mienne. Des écrivains à l'épreuve*. Préface de Jean-Louis Fabiani. Paris : Pauvert, 2016, 306 p. – ISBN 978-2-720-21549-0]. *Études littéraires africaines*, (42), 213–215. <https://doi.org/10.7202/1039432ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

chinoise et sud-africaine, de ce réseau actif dans les années 1950 et 1960.

Enfin, la période contemporaine est traitée grâce aux deux derniers articles : Paula Collus étudie les rapports entre photographie et animation à travers la comparaison de quatre artistes (le Kenyan Ng'endo Mukii, l'Éthiopien Ezra Wube et les Sud-Africains Mocke Jansen van Veuren et Theresa Collins), tandis que Charles Gore fournit un entretien avec le photographe béninois Leonce Raphael Agbodjelou, qui est richement illustré (notamment par les très belles séries : *Egunun series*, *Demoiselles de Porto Novo Series*, *From Dahomey to Benin Series*).

■ Elara BERTHO

HARCHI (KAOUTAR), *JE N'AI QU'UNE LANGUE, CE N'EST PAS LA MIENNE. DES ÉCRIVAINS À L'ÉPREUVE*. PRÉFACE DE JEAN-LOUIS FABIANI. PARIS : PAUVERT, 2016, 306 P. – ISBN 978-2-720-21549-0.

Kaoutar Harchi propose, avec ce volume, une version simplifiée et actualisée de sa thèse de sociologie, soutenue sous la direction de Bruno Péquignot en 2014, thèse qui analysait « la formation de la croyance en la valeur littéraire » à partir des trajectoires de deux auteurs algériens, Kateb Yacine et Assia Djébar. Reprenant dans son titre une phrase empruntée à Jacques Derrida évoquant la situation du bilinguisme en Algérie (mais qui ne s'applique pas aux écrivains étudiés), elle étend ce que son professeur et préfacier, Jean-Louis Fabiani, nomme « enquête » en ajoutant les exemples de Rachid Boudjedra, de Kamel Daoud et de Boualem Sansal. Il s'agit donc, comme elle l'écrit, d'une « pensée par cas » (p. 282), qui tente de montrer quelles stratégies sont à l'œuvre, en France comme en Algérie, chez les agents institutionnels comme chez les écrivains, pour acquérir la reconnaissance dans le champ français, celle qui ouvre à l'international. Ces cinq écrivains ont été choisis, selon Kaoutar Harchi, parce qu'ils ont reçu des prix littéraires français, ce qu'elle considère comme des « traces » prouvant qu'ils ont ainsi accédé à la « fortune littéraire » (p. 32).

Après une large introduction qui présente sommairement l'histoire de la langue française en Algérie et les spécificités de l'écrivain francophone en pays anciennement colonisé, l'analyse « obéit à une logique monographique » (p. 34) qui s'achève sur une courte conclusion. Chaque chapitre situe donc l'écrivain dans son environnement initial (familial, culturel, politique et institutionnel) avant de

relever toutes les marques d'intérêt qui lui valurent, peu à peu, d'être reconnu dans le champ littéraire français, qui est lui-même chaque fois rapidement décrit. Cette méthode, ajoutée au postulat selon lequel tout écrivain agit selon une « stratégie de création littéraire » (p. 145), la conduit à expliquer la reconnaissance d'une œuvre par la conjonction de « facteurs extralittéraires » (p. 282). La consécration de Kateb Yacine (décédé en 1989) sera donc la soirée consacrée à sa vie à la Comédie française lors de l'année de l'Algérie en France (2003), et celle d'Assia Djebar, son élection à l'Académie française en 2005 au moment de la « crise mémorielle » qui secoue la France à la suite d'une proposition de loi controversée (qui deviendra la Loi française du 23 février 2005 sur la présence française outre-mer). Celle de Rachid Boudjedra est placée sous le signe du refus militant symbolisé par son retour (temporaire, mais ce n'est pas précisé) à l'arabe, retour dans lequel l'auteur voit l'incarnation de l'écrivain fidèle à une « unique nation » (p. 281). Ces trois auteurs sont réunis dans la conclusion à cause de leur commune stratégie de confrontation à une France dont ils ont adopté un temps la langue mais dont ils ont combattu le colonialisme.

La trajectoire des deux derniers est observée quasiment en temps réel. Les liens avec les éditeurs et la presse, les réactions d'écrivains parfois gênantes (l'éloge de Boualem Sansal par Houellebecq sur un plateau télévisé français) ou étonnantes (Boudjedra disqualifiant Kamel Daoud), les inflexions lors des changements de champs (versions modifiées en passant d'un éditeur à l'autre), sont vus comme les étapes d'un parcours qui oblige les auteurs à adapter leur discours et leur plume, et à se conformer à des horizons d'attente parfois contradictoires.

Ces cinq enquêtes mettent en évidence le succès apparent remporté par ces stratégies. Cependant, Kaoutar Harchi nuance ce constat en observant que, si Kateb Yacine a bien été à l'affiche de la Comédie française, ce ne sont pas ses textes qui furent présentés et que son œuvre n'est pas inscrite au répertoire. Elle souligne qu'Assia Djebar, élue parce que candidate, a utilisé son discours de réception à l'Académie pour faire le procès de la colonisation française tout en affirmant, par son implication, son attachement à cette institution française et en se pliant à son système de reconnaissance.

Si l'observation des étapes de la reconnaissance s'appuie essentiellement sur des entretiens (qui ne semblent pas prendre en compte cette stratégie présentée comme une donnée de départ) et des citations de critiques, elle ne s'accompagne d'aucun commentaire sur la littérarité de ces œuvres. Il est assez étonnant que l'auteur se

contente de présentations bio-bibliographiques très incomplètes et considère comme commune cette recherche de reconnaissance uniquement par les institutions françaises (le centre) qu'elle accuse *in fine* de maintenir une « domination symbolique » pour des raisons d'« assignation identitaire » (p. 280). Ces survols des textes comme des trajectoires aboutissent à des schématisations regrettables, comme celle qui consiste à réduire Boudjedra à son renoncement à l'écriture en français sans souligner qu'il écrit toujours dans cette langue et connaît un retentissement international (à l'instar d'Assia Djebar), ce qui dément en partie la fascination exclusive pour les institutions françaises. Prise dans une grille d'interprétation qui exacerbe le poids du passé colonial et fige les auteurs dans une situation individuelle, l'analyse méconnaît la structure des champs littéraires locaux où des rapports de concurrence peuvent être très forts (entre Boudjedra et Djebar, ou entre Dib et Djebar, par exemple), de même qu'elle fait l'impasse sur les stratégies de reconnaissance par les instances universitaires d'autres pays (les États-Unis par exemple). Enfin, ces manifestations de reconnaissance par la France sont interprétées comme des outils au service de causes hexagonales (politique d'apaisement, de reconnaissance du passé) sans que les acteurs de ces manipulations soient clairement identifiés.

Cette étude intéressante semble donc démontrer le contraire de sa conclusion, à savoir que les auteurs algériens peuvent accéder à un vaste lectorat français et, en fonction des circonstances extérieures, être promus par des instances de reconnaissance. Il faudrait ajouter que ces mécanismes jouent pour tous les auteurs, français ou non. Enfin, il est curieux, après l'observation de la trajectoire de ces auteurs, et une appréhension trop rapide de leur œuvre, de lire en conclusion qu'ils n'ont pas été en quête de nation mais d'une « idée », celle que Rivarol nommait « le monde français » (p. 285) !

■ Dominique RANAIVOSON

HOUART (PIERRE) (†), *COULISSES D'UNE DÉCOLONISATION : 1945-1967*. [AVANT-PROPOS D'ALBERT MAURICE (†). PRÉFACE DE HENRI MOVA SAKANYI. INTRODUCTION DE GEORGES-HENRI DUMONT (†). POSTFACE DE VALÉRIE KANZA]. BRUXELLES : ÉDITIONS SAMSA, 2016, 178 P., ILL. DE PHOTOS NB, ANNEXES – ISBN 978-2-87593-055-2.

Les éditions Samsa, qui poursuivent l'entreprise des éditions Le Cri à Bruxelles, accordent un grand prix à l'Histoire, mais aussi au Congo. La publication, par les soins de Valérie Kanza, de ce livre qu'avait laissé inachevé Pierre Houart est donc logée à bonne